

Chapitre premier

Le fil conducteur

Juillet 1998. L'avant-dernier été du siècle allait ressembler à ceux que j'avais précédemment vécus : devant moi s'entrouvraient les portes d'une ère de liberté estivale... Tout me poussait à franchir ces portes et à prendre la poudre d'escampette : mon corps était fatigué par le stress social et mon moral atteint par la morosité ambiante, due principalement à ce que je voyais autour de moi et ce que les médias m'en montraient... Mais, comme les autres années, une fois confronté au départ, voilà que je flanchais. Je n'arrivais plus à partir, quelque chose me poussait à rester sur place, il fallait absolument que je résolve ce malaise d'une manière ou d'une autre. Et dans mon cas, ce moyen, cette solution, cette aide roborative, c'était l'écriture – la peinture et l'écriture. Je me suis donc retrouvé chez moi, entre quatre murs, avec pour seule et unique compagnie ces pages blanches à remplir et la présence insidieuse de cette sacré bon dieu de télé. En effet, je m'étais fixé comme objectif, en filigrane de ma vie, la rédaction de mon premier livre. L'occasion rêvée se présentait : une prime de temps libre accordée par l'engrenage stakhanoviste du travail salarié. Ce n'était pas si facile que ça de tenter cette aventure et de résister aux charmes des vacances mais « tant pis pour elles », oui, « qu'elles aillent au diable », allons-y, « prenons le taureau par les cornes »... Le risque d'écrire, voilà des mois que je le frôlais sans aller plus avant, et pourquoi ça ? Ne vendons pas la mèche ! La raison immédiate, à ce moment-là, c'était le dégoût, voilà tout. J'étais dégoûté par

cette gadoue qu'on nous servait jour après jour à la télé. Un moment, j'avais pensé faire ce que font d'aucuns : refuser toutes les informations, vivre en autarcie, fuir les vacheries de cette terre – mais, non, pas moyen de faire comme si de rien n'était, c'était plus fort que moi : il était vital de s'informer, de s'intéresser au monde, et, moi, tout me troublait : la « guerre en ex-Yougoslavie » (je ne voulais plus être partie prenante malgré moi d'une guerre surréaliste et je n'arrêtais pas de me la ressasser), la « situation en Algérie » (je ne comprenais rien à ce qui se passait mais je retrouvais « ma » guerre, ma maudite guerre) ; la « déliquescence de l'ex-URSS » (avec toutes ses conséquences pour « mes » sempiternels Balkans) et ainsi de suite et ainsi de suite... en sorte que toutes les vacances du monde n'auraient pu me rendre un quelconque semblant de vie. Qu'est-ce que j'y aurais trouvé, de toute façon ? La satisfaction proprement grégaire d'être présent, comme le commun des mortels, au bon moment, à l'endroit requis ? Bof ! Le bonheur d'être dans mon corps ? J'y étais déjà tous les jours ! La chaleur moite des boîtes de nuit ? Ouf, j'y ai échappé ! Le bronzage ? Pour quoi faire ? Les femmes et leurs belles courbes balancées ? Elles aimaient mieux se balancer avec d'autres que moi en ce moment ! Je n'étais pas à leur image, pas dans leur monde... Bref, si je voulais m'en sortir, après l'hiver que je venais de passer, je n'avais pas d'autre choix que l'écriture. C'était une nécessité : comme le pain, l'eau et le café...

Voilà, le livre était ce passage par lequel je devais me connaître et mieux appréhender la vie. Ce puzzle était caché quelque part en moi, je n'avais plus qu'à le reconstituer, pour en faire un livre. Je devais transformer ce désordre intérieur en ordre extérieur, qui se retrouverait concentré dans le livre. Mais pour ce faire, il me fallait (pensai-je) trouver le fil conducteur, le fil magique, qui serait capable de relier toutes les parties de mon histoire en

traversant toutes les situations de la vie. J'en avais besoin car je ne souhaitais pas parler de ma propre personne ni parler exclusivement de la guerre, cette maudite guerre qui occupait toutes mes pensées malgré moi : je voulais parler de tout à la fois – de la vie, tout simplement... On dit souvent que les choses qu'on cherche sont souvent bien plus près de nous qu'on ne croit et c'est entièrement vrai : ce fil, c'était tout bonnement le café que j'étais en train de boire pendant que je réfléchissais, comme tant de potaches, d'écrivains en herbe et d'artistes l'avaient bu avant moi dans cette même solitude créatrice d'un soir d'été sans rien. L'espace d'une seconde, j'ai été, comment dire... illuminé par l'odeur de ce café. Avant, je ne l'avais même jamais sentie, elle effleurait des instants gourds, anodins, voués à tomber dans l'oubli : désormais, me l'accaparant, j'étais dans ses volutes, le café devenait le fond et la forme, l'âtre de mon passé, la substance salvatrice des images moulinées par les pouvoirs en place, le moyen de se balader à travers la vie comme sur un tapis volant et, sans moins de légèreté, de cimenter une histoire qui était la mienne. C'était carrément magique ! Je n'avais plus qu'à lire dans le marc de ma vie pour y découvrir le trésor de mes pérégrinations. Le miracle était bien là, devant moi, il ne me restait plus qu'à le réaliser. Il m'appartenait déjà, il était en moi : et en écrivant mon bouquin, j'allais de cette manière le réaliser... Oui, je pense qu'en effet la réalisation d'une œuvre constitue en elle-même un miracle ! J'ai l'intime conviction que les hommes se trompent, en confondant, depuis l'aube de l'humanité, les miracles avec les faits inexplicables. Ce qu'on devrait appeler « miracle », c'est que l'homme arrive à comprendre un fait inexplicable. Moi, bon, passons pour mes cogitations à ce sujet, j'en étais à mon miracle, à savoir démarrer mon livre et, par la suite, retourner, à rebrousse-poil, dans la vie active, pour y subir maintes questions sur ces satanées vacances.

A certains, j'ai répondu que je les avais passées en Bosnie ou à Papeete ; à d'autres, j'ai répondu que j'avais juste fait un petit saut à Paris, aller et retour, « boire un café à Montparnasse et revenir aussi sec dans mes pénates » ; à d'autres encore, j'ai dit que je les avais simplement passées chez moi, devant ma tasse de café, par pudeur, car je n'avais plus la force de les amuser...

Chapitre II

Un petit canard...

Dans les années mille neuf cent soixante, j'étais un tout petit mioche. J'habitais en Voïvodine, un territoire autonome au nord de la Serbie. Oui, c'était là, dans cette mosaïque de peuples, que la vie s'était malencontreusement éveillée pour moi...

N'ayant pas le temps de s'occuper de son gamin, ma mère me laissait le plus souvent chez un ami à elle qu'on appelait « cika Franjo », autrement dit pépé François. Il s'occupait de ma petite personne. Dès que ça tournait mal chez moi, et c'était souvent le cas, je m'enfuyais dare-dare chez lui. L'écriture, comment dire, commençait à se fabriquer, à se nourrir de sensations fortes dans cette ambiance paterno-communiste. Une fois, entre autres, elle allait prendre la marque d'un événement qui allait, par la suite, se révéler être celle de ma vie, de mon destin, et voilà pourquoi je commence sur ces images.

J'avais quatre, cinq ou six ans, je ne me souviens plus très bien : l'été avait été comme à l'accoutumée, chaud, torride. Ça, on est obligé de s'en souvenir : la lumière divine nous tapait sur le ciboulot comme elle cognait la terre jusqu'à ce qu'elle crame et devienne aussi sèche que notre épiderme pelé. Nous, les mêmes, nous rentrions comme chaque après-midi de l'école ; tandis qu'eux, les vieux, s'adonnaient très certainement à leur passe-temps favori. « Dieu », lui, Il était partout et nulle part – ça, c'était plus que certain ! Nulle part dans le ciel et partout autour de nous... Nulle part : car nous n'en avons jamais entendu parler, et Lui, Il ne nous avait jamais donné aucun

signe de vie. Partout : car c'était le « père Tito » qui ne nous lâchait pas d'une semelle – si bien que nous ne vivions plus qu'en Lui, et Lui, ne vivait sur cette terre que pour nous (version officielle). A l'école, nous apprenions son Évangile ; et à la maison, tout le monde possédait au moins une de ses icônes. Il était notre « ange gardien » terrestre, notre « compagnon » pédestre, lorsque à chacun de nos pas, nous, ses scouts, nous chantions une de ses fameuses odes partisans, dédiées à la gloire de ce seigneur omnipotent. Notre initiation, c'était son chemin de Croix, et de toute façon, nous n'avions pas le choix, car les autres croix, elles étaient planquées, poussiéreuses, quelque part dans les combles ou dans quelques cimetières et charniers disséminés à travers le pays. Mais eux, les vieux, ils connaissaient parfaitement ces coins et recoins de ce passé douloureux, atrocement humain : ils le traînaient langoureusement vers un avenir des plus incertains, livide, boueux, inhumain ! « La vie est une roue qui tourne dans la boue, tourne... tourne... respire, souffle... et puis y retourne », nous ressassaient les anciens. L'éternel borborygme balkanique, les éternels égorgements, la perpétuelle rengaine. « Mais bon dieu, c'est leurs histoires, pas les nôtres ! », ai-je été maintes fois tenté de m'écrier. Malheureusement, nous, les mômes, nous y étions, bon gré mal gré, assujettis. Ils nous avaient déjà refile cette peste, comme on la leur avait déjà refilée et comme on l'avait déjà transmise à l'humanité entière...

C'était un après-midi des années mille neuf cent soixante, je me trouvais dans une rue maussade, deux trottoirs, deux groupes se faisaient face. Ceux-ci étaient « serbes », ceux-là, « hongrois » ou autre chose... L'antagonisme tenait en deux mots : « orthodoxes » et « catholiques » – comme si la vie ne se tenait qu'à ça !... Les parents avaient parfaitement appris la leçon à leurs rejetons : ceux-ci se vantaient d'être des « vauriens-combattants », ceux-là, des « combattants-vauriens ». Moi,

je n'étais ni ceci, ni cela, ni rien du tout. J'étais un petit peu de tout : tiraillé entre les deux camps, entre la mère et le père, entre cette église-là et l'autre. Ces cas-là, on les cataloguait en une espèce de dénominateur commun : « yougoslave ». C'est-à-dire, slave du sud, une nationalité donnée sur le quai d'une gare en attendant que le bon train de la vie retourne dans la boue et que tout s'éclaircisse un jour... L'après-midi était bouillant, étouffant – il fallait faire quelque chose. D'ordinaire, nous barbotions ensemble, tandis que notre Tito, lui, nageait sans doute dans sa piscine des îles Brioni (sur l'Adriatique). D'entrée de jeu, certains choisirent, pour eux et pour nous tous, l'occupation la plus naturelle en ce monde, le champ de bataille... Harangues, injures, quolibets volaient bas... Oh ! qu'ils étaient doués dans ce domaine : de vrais génies slaves. Quant à moi, pris en tenailles, j'étais foutu. Mes parents étaient je ne sais où et mon parrain était bien loin de tout cela. Avec qui, dans quel camp aller ?... Je n'étais qu'un môme plein de rêves, je n'avais nul besoin de ces choses-là. On aurait pu nager, courir, découvrir la forêt, mais c'était encore pour certains trop ennuyeux ou peu stimulant : il nous fallait de l'action, du jeu réel – nous étions des Slaves, enfin quoi !... Finalement, après de feintes hésitations, je me suis rendu sur ce terrain de jeu, ce champ de bataille. J'ai rejoint, comme une mauviette, le camp le mieux fortifié : j'y étais niché, en haut de la colline, planqué derrière des boucliers de tôles... Le baptême était proche : la horde des barbares était en bas, prête à attaquer, surchauffée, surarmée – mais très, très mal protégée. J'avais les pelotes... Le pire, c'est l'attente devant la mort... Et tout d'un coup, le tonnerre a éclaté : la meute courait sur nous. J'étais roulé en boule, comme un chaton, pendant que mes coéquipiers les dégommaient à l'aveuglette, au petit bonheur la chance. Ça n'a duré que quelques minutes – mais déjà bien suffisantes pour faire des ravages ! Des boulons, des flèches et des cailloux gros

comme ça ! Tout y passait. Il ne nous manquait plus que des armes réelles – celles qui allaient être distribuées quelques années plus tard... Résultat : des blessés partout. Le jeu avait bien sûr mal tourné : du sang, des yeux crevés, des enfants assommés, des chairs déchiquetées... Moi, je m'étais enfui le plus vite possible, sain et sauf, de ce lieu tragique, pour retrouver quelque part un peu de réconfort : dans une grotte, dans un bois et, comme la plupart du temps, chez mon parrain...

Il était hongrois et avait vécu en France dans les années mille neuf cent trente. Il avait travaillé comme ingénieur dans l'industrie automobile. C'est là, à Troyes, qu'il s'était retrouvé amputé d'une jambe, à cause de l'imbécillité des patrons de l'époque... Grâce à cet accident, il avait gagné le droit de toucher une pension d'invalidité ; et il était revenu dans sa Voïvodine natale... Depuis, il arpentait les trottoirs de notre très chère ville (Stari Becej), en claudiquant à vélo, si je peux dire (pour avancer, il avait adapté sur son pédalier un système qui lui permettait de remplacer le coup de pédale manquant de sa jambe amputée). Comme mes parents étaient souvent absents, en raison du combat quotidien qu'ils menaient pour ramener du pèze à la maison, ce Hongrois, vivant en Yougoslavie (ça importait peu pour lui), s'était entiché de moi et de la pénible situation où il me voyait. Il aidait par ailleurs plusieurs autres gamins dont les familles ne pouvaient subvenir aux charges familiales (les allocations n'existaient pas dans ce pays, du moins pour nous). Il pourvoyait, dès qu'il le fallait, à mes besoins... J'étais un peu gêné, ça se comprend, mais je restais impassible devant ces événements (c'est là que j'ai appris ce que c'était que l'humilité). Il m'achetait des chaussures dans les plus grands magasins (moi, j'en transpirais d'émotion), il m'habillait impeccablement ; il me lavait, me coupait les ongles comme il se devait, me donnait à manger, m'invitait à la « slasticarna » (chez le glacier),

m'emmenait chez le coiffeur, etc., etc. J'étais devenu son compagnon, un peu son fils... La leçon était magistrale : à force de vivre à ses côtés, j'avais appris à connaître tous les petits corps de métiers qui faisaient l'achalandage d'une ville. J'avais pris goût à cette forme de vie : visite quotidienne chez le cireur de chaussures, afin de prendre des nouvelles du monde et de les commenter ; chez le barbier, faire un brin de causette ; au kiosque à journaux, acheter la presse (française, hongroise et yougoslave) ; au « biffe » (resto-bar), à sa table habituelle, boire son café crème et lire ses journaux ; dans la rue, saluer ses concitoyens ; au marché, dénicher de merveilleuses pastèques ; et aux thermes, se livrer à ses ablutions... Il y avait mille choses à faire avec lui, il savait prendre le temps...

Dans l'ensemble, je peux dire que mon univers enfantin dans l'ex-Yougoslavie avait été assez glauque. Les seuls souvenirs positifs, à la vérité, devaient être ces petits moments délicieux que je passais avec cet ami, ce père. Moi, devant mon orangeade, lui, devant sa tasse de café : c'était un beau tableau. Au fond de moi-même, j'étais très intrigué par cette relation, et souvent, j'étais mal à l'aise vis-à-vis du regard des gens. Je pensais qu'ils me regardaient en ayant pitié de ma condition – alors qu'il en était tout autrement !... Mais pour moi, ç'a été une grande leçon de vie : je me devais de ne pas prêter attention à ces regards, de prendre l'instant tel qu'il se présentait et l'autre tel qu'il était... Il m'avait appris à partager le temps avec autrui – quelle que soit sa condition –, à se contenter du peu que l'on a, à réfléchir intérieurement au monde sans pour autant le clamer sur les toits, et à se taire quand il le fallait... Tiens, je me rappelle maintenant quelques questions que je lui posais fréquemment sur la vie, sur ces monuments qui m'entouraient et sur ce fameux Tito. Lui me répondait sans me répondre véritablement : sans aucun parti pris, sans aucun chauvinisme, en évitant

surtout les sujets qui m'auraient englué dans une vie factice... J'abhorre tous ces hommes qui, pleins de certitudes vieillottes, font de leurs bambins des héros à la mode « bien de chez nous », sans leur demander leur avis, avant même qu'ils puissent prendre conscience du monde ! Ils fabriquent des gamins retardés à vie : ils sont condamnés à mort dès leur enfance par l'aveuglement de ceux qui les ont conçus. Il est tout à fait normal de leur donner une histoire et une appartenance, mais ce doit être fait avec distanciation, pour éviter que ça ne dégénère – comme, sur cette colline, dans cette répétition générale des grandes messes guerrières à venir. Cette fois-là, les jeunots s'étaient bien entraînés, pendant que leurs vieux étaient toujours à leurs affaires. « Mon fils, tu souffriras comme j'ai souffert et comme tous nos ancêtres ont souffert. » C'est le message qu'on transmet en général ; je trouve ça très, très présomptueux et vilain... Lui, cika Franjo, il m'avait donné un peu de son savoir en ne me refilant aucune de ces maladies humaines – quand bien même il en aurait eu. Il était à mille planètes de cette bassesse ! Et c'est dans ces instants passés à ses côtés que j'ai saisi l'importance que peut avoir, dès l'enfance, un interlocuteur valable dans la vie. Tout se passait chez lui dans cet art de disposer autant que faire se peut de la meilleure façon possible de sa journée. Malgré son handicap, il se composait un menu quotidien adapté à sa personne. Sa vie était remplie de maintes petites recettes qui le faisaient tenir, tenir et toujours tenir... L'une d'elles, c'était le « nectar de la pause café ». Il se délectait de ces moments précieux, car il savait parfaitement que bien des choses étaient futiles lorsqu'on y regardait de plus près et que les plus importantes se trouvaient dans le journalier : là, autour de lui, en lui, dans les yeux de quelqu'un, dans l'éternité du moment présent...